

De l'Inde à la Réunion, le banian

« Un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle » dit-on en Afrique. On pourrait aussi percevoir qu'un arbre qu'on abat entame la mémoire d'un peuple. Le dictionnaire nous dit « banian, du mot tamoul marchand, grand figuier de l'Inde aux racines aériennes, *Ficus indica* ».

Peut-on concevoir qu'une clôture détruise un végétal pluricentenaire qui s'impose aux hommes, à la nature, à la modernité sous les dehors d'une métaphore de renaissance permanente, sans que les stigmates de notre Histoire ne soient ravivés ? Sans doute la sécu-

rité est importante, mais on peut raisonnablement se demander, en observant les murs de cette église et les racines de cet arbre, pourquoi ne subsisterait pas ici le symbole même d'une Réunion a jamais intra-liée ? Le banian, doit-on le rappeler, préfigure la population réunionnaise, comme aucun autre, en ce sens qu'il fait repousser des racines qui s'élèvent vers le ciel, procurant à cet arbre majesté et noblesse sans fin.

Nous Réunionnais, sommes à jamais liés à ce banian qui a vu venir, vivre, et mourir nos ancêtres exilés. Doit-on souligner que le

Bouddha eut l'illumination sous un tel arbre, immortalisé à Bodhgaya en Inde, comme le lieu sacré par excellence de celui qui vainquit le matériel au profit de l'esprit et de l'intelligence ?

Sur un plan local, quel intérêt à sacrifier ce qui se fait de plus beau puissant et presque mystique, à l'instauration de barrières enserrant une église ? Au nom de la Réunion, que vive cet arbre, élément majeur de notre patrimoine naturel, au-delà des générations, du temps et de l'espace ■

Radjah Véloupoulé